

AU LIEU

I. Qui m'a appelée là, et de très loin, avant que je ne vienne jusqu'ici, précisément, pour y trouver ce que je cherchais, toi, dis-moi, peut-être le sais-tu ? La sobriété impeccable de la cellule, la nudité de la table offerte à l'étude, le dépouillement du mur de béton, la présence seule de soi-même dans le calme d'une parole en attente, qui, en ce lieu, habite ici à part moi-même ? Marcher, monter, grimper les marches tranchantes jusqu'au point de recueillement de la pensée et arriver à terme, longtemps après, oui, pour se trouver enfin, soi seule, auprès de l'autre et de l'hôte du lieu, là où s'aiguise l'ouïe à percer la discrète obsession d'une adresse plurielle. Répéter les gestes et les pas inconnus de ceux qui furent conduits ici, à cette table en bois, exactement, se fondre dans les contours lumineux de ces apparitions qui surviennent par éclipses, puis se dissipent, s'oublier dans le corps à corps de cette multiplicité sans nom, s'en trouver hantée pour, comme eux, peut-être, tirer la chaise, s'asseoir, ouvrir le livre, méditer, penser, écrire. Rester de longues heures en cet appel, presque immobile, là où la cellule étroite se plie à la mesure et aux nombres d'un agencement chiffré qui fait taire l'envahissement d'un monde d'où, petit à petit, le lieu m'absente, entendre son bruissement incessant se retenir encore un peu au-delà, là où, enfin, je n'ai plus part, entendre pour la dernière fois, et jusqu'à l'inaudible, la plainte de ses voix, les entendre soudain pour la première fois sourdre ensemble depuis cette extinction, plus perceptibles que jamais à s'atténuer. Maintenant, hors de ce qui reste ailleurs, demeurer enfin en retrait auprès d'elles, toutes rassemblées dans ma hantise : de quoi, de qui ? Qui m'a appelée là, et de très loin, afin que je vienne jusqu'ici, précisément, pour y trouver ce qui me cherchait, toi, dis-moi, sans doute le sais-tu ?

II. Recommencer, encore, revenir, seule en cet inaccessible familier, revenir dès la première fois accompagnée par la forme vide d'un souvenir insistant qui n'est pourtant pas le mien, me glisser dans le palimpseste d'un lieu qui archive l'empreinte des temps, me trouver là, enfin, à n'être que soi, à naître, un temps, plus rien ni personne et peut-être, tous à la fois.... Reprendre, tirer la chaise, m'asseoir, répéter les gestes enchevêtrés de ceux qui vinrent là, recommencer, ouvrir le livre, tourner la page et avec eux, peut-être, méditer, lire, écrire. M'abîmer solitaire, contempler cet esseulement si doux qui est ici le mien, deviner pourtant mon spectre au-delà, comme une ombre dehors remuant encore le vent. Marcher, avancer, progresser de la table jusqu'à l'impassibilité du mur de béton, cheminer, diminuer peut-être, dans la fixité des yeux du bois, être en mouvement, toujours, puis m'égarer, là-bas, ailleurs : rêver cette existence qui me voit écrire dans ce temps figé, malgré les pas qui crissent, les saisons qui défilent. Marcher, ouvrir la porte, entrer, contempler cette clarté qui dispense ses lueurs sur la table en bois, contempler les éclats que délivre ici ton regard, entendre ton écoute en cette cellule miroir qui, dans un ciel sans image, réverbère l'appel : de qui, de quoi ? Qui appelle ici, toi, dis-moi, le sais-tu ?

III. Recommencer, encore, revenir, déambuler le long du couloir vert qui dissémine le parcours de l'autre, frôler la disparité des vies qui affleurent ici, tracer en cette voie un itinéraire presque à soi et, dans la cadence d'un rythme quasi musical, marcher, ouvrir la porte, entrer, pour en arriver là, au dessin parfaitement géométrique de la cellule étroite, à son rectangle de vent, à son rectangle d'arbres, à son rectangle de lumières. Marcher, pousser, entrer, tomber au profond de soi-même, apparaître dans le vestige d'une ligne, disparaître dans le vertige du livre, avec la paix, enfin, qui sans cesse me parle dans l'épuisement de la rumeur, et cette odeur partout, prégnante, étrange, qui ruisselle sur les murs, s'infiltrer dans les draps, pénétrer, ici, et là, les pleurs et les joies dans l'espacement de la loggia, le visage de soi, de l'autre, de l'hôte, évanescents, réunis dans ma hantise, là où je me hante de l'autre, là où, justement, je suis hantée par l'hôte d'une parole intraduisible : laquelle ? Qui m'a appelée là, et de très loin, d'ailleurs, afin que je vienne ici, précisément, pour y trouver qui me cherchait, toi, dis-moi, le crois-tu ?

Recommencer, revenir, encore une fois, la première, ouvrir le livre, tourner les pages, une fois encore, la dernière, méditer, lire, penser, écrire, avec toi, avec eux, avec l'autre et l'hôte du lieu. Et peut-être, sans le savoir, prier.

Et puis, claquer la porte, passer de l'autre côté, hors de tout ce qui se voit ici, loin de tout ce qui s'entend ici.

A.- Oui, bien sûr, je vais te répondre, car je connais la réponse à ta question. Tu la connais toi-même, en vérité, et cette connaissance a précédé ta question. Tu sais être toi-même ce qui t'appelle ici. Cela ou celui, ou bien celle, car tes demandes laissent incertain si tu t'adresses à un être neutre ou bien à un étant marqué, différencié. Toi, du moins, tu ne laisses pas de doute : j'ai lu le e muet qui t'écrit au féminin. Tu ne l'as pas laissé paraître par mégarde. Tu veux me faire savoir quelque chose, que je pense comprendre ainsi (moi qui pour le moment n'ai pas eu ni cherché l'occasion de donner à lire aucune marque) : le féminin ignore la question. Le e muet dont notre langue marque ce qu'on ne peut réduire à une différence sexuelle (si du moins on suppose que ce serait une "réduction", ce qui est une autre affaire), cette lettre traduit une affirmation muette. Ce qui est affirmé est l'affirmation même : *"je ne suis pas question, je suis affirmation. Féminin est le "oui", en quelque sexe ou genre qu'il soit énoncé."* Ta question n'en est donc pas une. Elle donne sa réponse, que je suis moi-même. Et tu savais que j'étais là. Tu sais que je suis murs et sol, rectangle, bois de table et reliure de livre. Sachant cela, ma très simple ubiquité, tu sais que je suis en tous lieux cela qui te précède et qui te hante. Cela, ce neutre qui n'affirme, ne questionne ni ne nie. Mais qui fait ce que tu as dit sous ton semblant de question : qui appelle. Oui, tu es appelée, tu le sais, tu l'entends. Il ne sert à rien de montrer le lieu, ses marches, son béton, sa porte, comme si quelques images pouvaient faire entendre la voix dont il s'agit. Mais non, je me trompe. Les images résonnent. Tu entends cet appel qui se rappelle en toi comme une question. C'est une question qui se répond d'elle-même : tu demandes "qui ?", elle répond

"qui", et c'est toi ce "qui". C'est toi-même qui te rappelles. Toi qui t'appelle à nouveau depuis le très lointain, le très ancien. Tu l'as dit : depuis avant ta visite. Tu aurais pu dire : "depuis avant moi". Depuis avant toi disant "toi !". Disant et réclamant toi, que tu viennes. Tu es là, tu prétends même te trouver seule avec toi-même. Tu ne sais pas ce que tu dis ainsi. D'ailleurs tu parles aussi de ton spectre. Mais il n'est pas clair, il n'est pas tout à fait décidable si "mon spectre", dans ta bouche, est le spectre de toi-même ou bien un qui t'appartient, un spectre familial que tu nommes tien. Faut-il décider ? Ce pourrait être le même, ce même qui n'est pas l'identique mais toi-même dans le battement qui t'écarte de toi. Toi au profond de toi comme tu dis et le profond en forme de nuit, la nuit des draps où tu t'enroules, celle des livres où tu t'égares.

IV. Recommencer, oublier, s'en souvenir. Amnésique, somnambule, marcher, ouvrir, pousser, entrer, tomber, mais répéter, à chacun de mes gestes, l'anamnèse amoureuse, celle de tous ces autres, partis, disparus, de retour pourtant, nichés dans les traits d'images désertiques : là où tu n'es plus, ni eux, ni moi. Personne. Le retrait. Interstices du mur de béton, miracle du rectangle de bois, dépôt du secret silencieux, visiblement gardé. Tiens ? M'étais-je perdue ? Car, oui, quand je viens ici et marche dans la forme de cet appel sans mémoire, dès la première fois, je me souviens me rappeler. Allons ! Se peut-il qu'à travers le mur de béton, la table de bois, le sol, les marches, la reliure des livres, je m'appelle toi-même et à venir encore, là où toi et moi, désormais, serions déjà ? Ecoute. Mon spectre est tout remuant dans ma bouche de nuit. Ecoute, je suis grosse d'un e qui est aussi le tien. Sa rondeur me travaille délicatement le creux de l'arbre, l'anfractuosité du bois, le labyrinthe des oreilles, le dessin des collines, le grain du béton, là même, où, dans la cellule sombre, je me tends et m'entends encore à t'attendre. Quoi ? Cet appel serait l'effet d'une résonance lointaine, d'avant toi, l'écho d'une voix ancienne, d'avant moi, l'avance d'avant qui m'aurait non pas appelée, mais rappelée là, pour arriver à toi, pour m'arriver toi ? Depuis la tranche du livre qui frémit la tombée de l'abysse, depuis la chaise tirée, les angles de la table de bois, les saisons qui défilent et les pas, qui crissent, est-ce cela même qui se cherche ici et qui je cherche là ? L'altérité au cœur de soi, hors de soi : « Toi ! ». Cadence, danse, tempo. Rectangle de vent, courbures d'arbres, reflets, gestes répétés, sans mot dire, frissonnent. Sans cesse. Ou plutôt, sonnent : le rappel. Le rappel à venir, différent, tout autre, toi et moi et tous les autres, dans l'accent d'une finale, qui précède, affirme, jouit, l'initiale d'un e, avec nous, avec tous, quelque part, avant, ici, ailleurs et là, malgré les images, avec elles pourtant. Et à l'instant même, je me rappelle. La réponse : oui, oui.

B. - "oui" ne peut être une réponse. Quand tu dis "oui", tu dis que la question, déjà, n'a plus lieu d'être, qu'elle n'avait donc même avant pas lieu d'être ni de questionner. Je te demande : "es-tu venue ici pour te retirer ?" - tu réponds "oui", et le disant tu te retires. Tu te retires dans ce rappel dont j'ai pour toi fait résonner l'ancienneté majeure. Rappel à ce qui reste dépourvu de souvenir. Nous n'étions pas là, cela se

passait sans nous, sans personne, et cela pourtant se passait. Cela avait lieu : c'est ce que veut affirmer le lieu d'ici, celui dont nous parlons, que nous visitons ou que nous envisageons et qui nous fait parler. Le béton prétend faire recel de cette affirmation : ce serait le compact, le concret compressé en soi, sans faille donc sans bouche ni parole. Cet e muet qui est en nous comme une pierre. Une pierre vive, sans doute, mais une vie pierreuse, minérale, immédiate, indivise. Pas un écart, pas l'ombre d'une distinction possible. Comment voudrais-tu qu'il en sorte quelque chose ? Et cependant, c'est une vie : c'est donc un écart, une distinction, si minime soit-elle. La pierre divisée de soi - peut-on le dire ? La pierre qui se rappelle n'avoir pas été pierre ? N'avoir pas été du tout ? Avoir été chose de rien qui restait à créer ? Le e muet qui se rappelle une indifférence plus profonde que son aphonie, privée même de sa désinence - et malgré tout tremblant, malgré tout s'écartant d'en soi. Il se rappelle ainsi ce qui ne peut être rappelé : la voix brève et sourde qui dit que cela soit, quoi que ce soit, que cela ait lieu. Et le lieu, pour finir, n'est pas un autre que l'ouverture de la voix, une fine commissure de lèvres insinuée dans la masse épaisse de l'inexistant. On pourrait dire : "la voix de Dieu". Tu te rappellerais la voix divine. Mais nul ne peut se la rappeler, ni la rappeler. Elle n'a jamais retenti. Elle n'est rien de plus que le froissement de ce mot, de ce nom, "dieu", à peine distinct de cet autre, "lieu". Tout juste un pincement. En réalité, on entend à peine. Tu ne sais si tu entends autre chose que ton propre souffle. Pour ma part, en tout cas, je n'entends rien d'autre. Je veux dire, ton souffle. C'est lui qui entr'ouvre le lieu.

V. Marie, un soir de Noël à Sion fut-il plus sobre ? Mais les chambres obscures de ta rétine saisissent l'instant déjà dissipé d'un recommencement fini qui s'achève sur la ligne d'horizon, se mure dans le périmètre fermé de tes cellules photographiques. Tu as beau différer la répétition au petit pan de bois jaune, au petit pan de mur blanc, à la table en bois des saisons, tu as beau faire varier la psyché de tes volutes de béton, imaginer la présence intacte concrète, espérer le retrait pur abstrait parfait, sourire le toucher du monde retiré sur ta vitre, tu pleures toujours le départ de l'hôte à tes fenêtres. Au bord de l'éclosion, tu butes sur ta cloison d'où l'infini explose au-delà.

C. - A qui parles-tu donc ? A un regard ? A une vision ? Tu parles de photos et de fenêtres, de rétine et d'imagination, tu parles de pleurs : tout revient aux yeux. Ignores-tu que les yeux n'entendent pas ? Les yeux sont pour l'en-face, pour le visible qui est l'opposable ; ils ne sont pas traversés par le lointain venu des régions imprécises, ils ne retentissent d'aucune musique ni d'aucun appel. Celle que tu appelles "Marie" n'entend pas ta voix. Cependant il est vrai qu'elle pleure. Il est exact qu'elle voit à travers un trouble de larmes que nous ne percevons presque pas dans son regard, mais qui forment une sorte de résonance. Les harmoniques d'une visite qui a eu lieu,

qui n'aura peut-être plus lieu. Un hôte, dis-tu, un hôte qui s'en est allé comme font tous les hôtes. Qui parle d'hospitalité parle aussi d'arrivée et de départ, parle de congé et de salutations, de vœux de bon voyage sur fond de mélancolie. Car la trace de l'hôte demeure, toutes les traces de tous les hôtes demeurent dans un lieu voué à l'hospitalité : hôtel ou hôpital, c'est toujours lieu de passage pour qui ne fait que passer. Pour qui n'est pas destiné à rester, à demeurer.

Est-on pourtant jamais certain de ne pas rester ?

VI. Oui, je me souviens ici d'yeux qui parlent et qui chantent, d'yeux qui ne se voient pas, qui se touchent et s'entendent, oui, maintenant, à nouveau, je me rappelle ton regard apocalypse, emporté à tire d'ailes, peut-être sans retour. Alors, tandis qu'à la croisée du visible et de l'audible, tu me coules un e, je m'y glisse en silence. Car avec les saisons, les rides du bois, minuscules, infimes, les lueurs, qui changent et qui dansent, les pas, qui crissent, le petit pan de mur blanc, le vent, les arbres à la fenêtre, malgré le sourire de l'hôte, le tien, dans l'espacement de la loggia, malgré le carré de lumière, la promesse, le sceau, les rites, pousser, entrer, tomber, dans la nuit des draps dont je m'enroule, tu le sais déjà, je deux meure encore parfois. Mais reste. Encore un peu. Ici peut-être. Là. Ecoute voir. Qui sait ?

D. - Je reste, oui : comment pourrais-je me retirer ? En tous lieux je suis ce qui se retire : non la demeure, mais l'entrée ou la sortie, le passage, la visite et l'adieu. Je détourne l'habitation. Je l'empêche de s'installer. Je la rends précaire et suspendue, incertaine. Hospitalière, sans doute, mais à qui ne reste pas. Je ne me contiens pas moi-même : j'apparais et je disparaïs à la cadence des passages, et comme eux je suis chaque fois dissemblable, incomparable. Aussi ne voit-on rien de moi : toute image me montre vacant, ne révèle que ma vacance. Et quoi d'autre pourrait-on révéler ?

VII. Désaffection provisoire du lieu. À terre, les rideaux du réfectoire recroquevillent leurs toiles vertes en amas chrysalides qui augurent du départ pressant de leurs hôtes. À terre, la cendre se répand. À terre, la poussière m'attend : vers « nous » ? Le sais-tu déjà toi ? Cocons oubliés, restes de prières en fuite, désœuvrement soudain, y a-t-il encore quelqu'un ici pour parler et nous dire ? Car ici me parle quand je lis, écris, pense, porte et promène qui ? Pourquoi ici plus qu'ailleurs le lieu dit-il je te parle qui ? Impossible, oui, le lieu ne dit rien d'autre que je te parle, qui, il ne dit rien dire d'autre que cet appel à parler et à toi et à tous, sans mot dire toujours, à plusieurs voix, je le retrouve exactement ici. Comme ailleurs, là-bas, n'importe où peut-être. Mais toi-même, en ce lieu, celui-là même, précis, crois-tu la réponse de quelqu'un un jour possible ?

E. - Quel possible ? Que veut dire ce mot ? Pour savoir un "possible", il faut le connaître déjà. Mais alors il n'est plus possible, il est réel, il est déjà donné. Sa possibilité, tu la

construis après coup. Cela ne répond pas à ta question, car tu demandes, en vérité, si l'inattendu, l'imprévisible, l'inouï peut venir. S'il "peut", non pas s'il est probable ou plausible, ni s'il est simplement dénué de contradiction. Mais s'il y a la puissance de l'inouï, s'il y a la force de le faire entendre. "Un jour", dis-tu, et tu dis bien. Oui chaque jour et tous les jours, un par un et sans compter il y a force de voix, force d'une voix inouïe. L'entendre n'abolit pas son inouï. Elle est cette voix d'un inaudible qui restera à jamais inouï et qui pourtant se fait entendre, qui retentit partout et ailleurs encore, mais ici, oui, se fait plus pressante, plus insistante, au point qu'on la soupçonne de trop d'empressement, voire de quelque indiscretion. On devient méfiant : que me veut-on ? Pourquoi mettre tant de soin à faire entendre ce qui, de fait, pourrait finir par se donner comme réponse... - mais si on n'a rien demandé, pourquoi devrait-on recevoir une réponse ? Pourquoi devrait-on tricher avec le silence inouï ?

VIII. Recommencer, encore, revenir. Et dans la vacance de ton dieu athée, là où, en échange d'l, toi, tu as jeté les d, en cette pierre d'achoppement, exactement, tandis qu'entre lettres et images, je tourne d'un toi vers l'autre aux quatre vents, laisser s'entendre, dans l'intervalle libre, le salut des voix aimées, le souffle des vivants et la joie du retour. Car de si loin maintenant, depuis un désert peut-être sans fin, ici même pourtant, avec l'hôte et l'autre du lieu, grâce à toi, grâce à eux, je me rappelle enfin l'à-Dieu, qui agenouille la nuit, et lève un jour nouveau, merveilleusement, à l'infini.

Camille Fallen / Jean-Luc Nancy
Été 2007

Catalogue de l'exposition Marie-Noëlle Décoret, *À distance*
Sylvie Lagnier, Camille Fallen / Jean-Luc Nancy
Couvent de La Tourette – Le Corbusier Éveux – L'Arbresle
16 septembre - 30 novembre 2007